

## LE THÉ

Un soir où nous prenions le thé aux Jardies, chez M. de Balzac, qui, ne dépensant pas dans ses romans tout ce qu'il y avait de romanesques dans son imagination, gardait le surplus pour la causerie, il nous annonça que, pour la première fois de notre vie, nous allions prendre du thé véritable, du thé impérial, en un mot, du thé !

Comme je lui objectais timidement qu'ayant résidé assez longtemps en Angleterre, je n'étais pas tout à fait étranger à cette boisson essentiellement britannique, il leva doucement les épaules, avec une expression de pitié sympathique.

—Les Anglais croient prendre du thé, me dit-il, et c'est là une de leurs illusions. Ils n'ont que la seconde décoction d'une herbe grossière qui a déjà servi à désaltérer par son premier bouillon les dernières classes de la société chinoise.

Tout aussitôt et avec son enthousiasme et son entrain ordinaire, il commença à célébrer l'excellence et la supériorité du thé sur lequel il versait en ce moment de l'eau bouillante.

C'était un thé récolté dans les jardins impériaux. Il avait été cueilli par les doigts blancs et roses de jeunes vierges. Elles avaient fait cette opération importante dans le premier quartier de la lune, au lever du soleil, au bruit d'une douce musique. La grande caravane l'avait apporté par terre en Russie. C'était M. de Nesselrode qui en avait envoyé une petite provision à M. de Balzac.

Je ne demanderai point à Balzac ce que le premier quartier de la lune, les doigts blancs et roses des jeunes filles chinoises, semblables sans doute à celles de *la Grande Digue*, dont "la taille si souple humiliait, selon le poète, la souplesse des saules," le lever du soleil et les accents plus ou moins mélodieux d'un orchestre chinois, illustré de tam-tam, pouvaient ajouter à l'excellence du thé. Je connaissais son faible. Rien n'arrivait chez lui par les voies ordinaires. Il mettait du roman dans tout, même dans les fournitures de sa maison. Son vin de Johannisberg lui venait des caves de M. de Metternich, et il n'y avait que lui au monde qui partageait avec les têtes couronnées l'honneur d'avoir de cet excellent vin à offrir à ses amis. Son café de Moka lui avait été envoyé en droiture par l'émir de Mecque. Vous voyez bien qu'il fallait absolument que son thé impérial fût tout au moins un présent du comte de Nesselrode, et provint du jardin du Fils du ciel.

Si cette préface n'améliorait pas son thé, elle ne le gâtait pas. Il était de première qualité. La théière de métal anglais était appropriée à l'usage auquel elle servait ; l'eau, circonstance de la plus haute importance, était bouillante. Nous pûmes donc, sans charger notre conscience du plus léger mensonge, faire l'éloge du thé que nous buvions, absolument comme s'il avait été cueilli dans le jardin de l'empereur de la Chine.

Le thé est d'un usage immémorial en Chine. Mais ce n'est guère qu'au seizième siècle, et presque en même temps que le café, le cacao et le tabac, que le thé commença à paraître en France et dans le reste de l'Europe. Un historien, Lemontey, dans son *Histoire de la régence de Louis XV*, a fait remarquer que c'est un accident inouï que quatre productions exotiques, toutes d'une substance chaude et stimulante, soient entrées simultanément dans le régime des peuples européens, et il attribue à cette circonstance la substitution des épidémies cutanées, substitution qu'on remarqua dès le huitième siècle. Nous renvoyons la solution de ce problème aux physiologistes et aux médecins. Nous nous contenterons de faire remarquer qu'il se fit comme un partage de trois de ces substances entre trois peuples. Le cacao ou le chocolat fut espagnol, le café fut français, le thé fut anglais ; quant au tabac, il est devenu cosmopolite.

On a cru longtemps que les diverses sortes de thé provenaient de deux espèces différentes du genre *thea*, le *thea bohea* et le *thea viridis*. On établissait la distinction des deux espèces sur ce que la première a neuf pétales, tandis que la deuxième n'en a que six. Mais on a reconnu que le nombre des pétales, étant extrêmement variable, ne peut servir de caractère. Les botanistes s'accordent aujourd'hui à ne reconnaître qu'un seul thé comme genre dans lequel entrent toutes les variétés. Ces variétés paraissent tenir surtout à l'âge auquel on cueille les feuilles et au mode qu'on emploie pour leur dessiccation. On cueille les feuilles de thé à plusieurs époques de l'année ; celles de la première récolte, qui sont les plus petites, sont les plus estimées. Les feuilles, dès qu'elles sont cueillies, sont trempées dans l'eau bouillante, et c'est probablement de cet usage que Balzac tirait son historiette sur l'illusion des Anglais buvant du thé de seconde main. Quand cette immersion les a ramollies, on les roule avec les mains sur des

nattes, — espérons que ces mains sont aussi blanches et surtout aussi propres que Balzac les a rêvées. Cette opération a pour objet d'ôter aux feuilles une partie de leur suc qui a, dit-on, des propriétés malfaisantes. Après avoir répété cette opération plusieurs fois, on les jette sur des poêles en fer que l'on chauffe afin de les sécher. C'est dans cet état que le thé est livré au commerce dans des boîtes vernissées et garnies intérieurement de plomb. On distingue alors deux espèces de thés, le thé vert et le thé noir, qui comptent un grand nombre de variétés. Parmi les thés verts, ainsi appelés à cause de leurs couleurs, le *thé cheyswen* ou *hysoen* est très-estimé. On le distingue à ses feuilles roulées dans le sens longitudinal, à son vert sombre tirant sur le bleuâtre, et à sa saveur astringente. Le *thé Schulang*, plus estimé encore, ne saurait guère être distingué du précédent que par la supériorité de son parfum. Le *thé perlé* est ramassé sur lui-même et comme arrondi, il exhale l'odeur du *thé schulang*. Le *thé bou* (thé noir, *thé sao-tchaou*) est brun et tirant sur le noir ; il est plus léger, plus grêle et d'une odeur moins agréable que le *thé hysoen*. Le mot *thé* nous est venu du patois qui se parle à Tswen-Tcheou et à Tchang-Tcheou-Fou dans la province de To-Kien. Dans le reste de l'empire on le nomme *cha*.

Il n'y a pas très-longtemps que l'usage du thé s'est répandu dans nos salons. Il ne fut d'abord admis en France qu'à titre de boisson médicinale, et l'idée d'une tasse de thé se liait facilement à l'idée d'une indigestion. J'ose à peine le dire, de peur que ce blasphème ne tombe sous les yeux d'un lecteur anglais, pendant longtemps le thé ne fut admis en France qu'à titre de drogue. On en trouve encore l'usage indiqué dans les traités de médecine, "surtout pour les individus replets et d'une constitution molle, dans le cas de mauvaise digestion." Il faut convenir, amour-propre national à part, qu'il y a vingt-cinq ans encore on faisait fort mal le thé dans la plupart des maisons de Paris, presque aussi mal qu'on faisait, à la même époque, le café à Londres.

Mais, lorsque l'esprit d'imitation tourna les regards de la France vers l'Angleterre, le thé passa le détroit comme la redingote (*riding coat*), comme le turf, comme le jockey-club et les clubs de toute nature, comme les libres penseurs (*free thinkers*), comme les races de chevaux de course, comme les durhams, comme la race des chiens de chasse anglais, les *pointers*, devant lesquels on presque disparu nos *braques*, qui valaient mieux ; comme l'usage de mettre les enfants presque nus l'hiver, comme les *roul* et les *steeples-chase*, comme la dénomination de *rails*, de *rails-way*, de *steam-boats*, de *square*, etc., etc., sans oublier le système des deux chambres et le gouvernement parlementaire.

Je me hâte de dire que le thé est un des meilleurs emprunts que nous ayons faits à nos voisins d'outre-Manche. Pour eux, la préparation du thé est une des affaires importantes de la journée ; c'est presque une question d'État. "On ne devrait pas dire que la préparation du thé, me faisait observer un jour le fils de Sedaine, qui avait beaucoup vécu avec les Anglais, on devrait dire la consécration du thé. Quand cette importante cérémonie va commencer, il se fait un silence dans la famille. Les hommes se recueillent, et les femmes laissent reposer leurs aiguilles et leurs langues. Tous les problèmes de la politique disparaissent devant cet unique problème : L'eau est-elle bien bouillante ?"

Il est juste de reconnaître que cette ébullition de l'eau est quelque chose de capital dans la confection du thé. Je me souviens qu'un vieux marchand anglais de la rue de Rivoli, ce n'est pas une réclame, le digne homme est mort et son magasin est fermé, ne vendait jamais une once de thé à un acheteur sans ajouter cette recommandation, si le chaland était Français : "Surtout, de l'eau bien bouillante !" Ce marchand était un artiste à sa manière. Il connaissait notre faible ; il ne voulait pas que le thé sorti de son magasin fût déshonoré par une immersion d'eau presque tiède.

Le thé en Angleterre est, avec la bière, la boisson nationale. Tout le monde prend son thé, le riche comme le pauvre, et les colons anglais qui ont quitté leur pays natal pour peupler les vertes solitudes de l'Amérique, autrefois ensanglantées par une terrible lutte, ont emporté ce goût avec eux. C'est un impôt mis sur le thé, vous vous le rappelez, qui provoqua l'insurrection des États-Unis et la séparation de la colonie et de la métropole.

Tout le monde en Angleterre prend le thé, ai-je dit, mais tout le monde ne le prend pas de même. Dans la haute société, le thé n'est pas un repas ; on le boit au repas du matin, en mangeant des tranches de viandes froides placées sur les buffets et que les convives vont chercher eux-mêmes, car il n'est pas d'usage, surtout dans la vie de château, que les domestiques soient présents